

LE TEMPS

golf Lundi 23 novembre 2009

Dubaï, mirage du Tour européen

Par **Philippe Chassepot, Dubaï**

La finale du Circuit du Vieux Continent s'est déroulée dans l'émirat – où Lee Westwood s'est imposé – en raison du prize money record offert. Cependant, vu l'ampleur des dégâts causés par la crise financière dans le... Golfe, ce partenariat pourrait faire long feu

Il y a seulement vingt ans de cela, le Circuit européen portait plutôt bien son nom: 36 tournois joués en 1989, dont 35 sur le Vieux Continent. Avec, déjà, cet indicateur: la seule épreuve «externalisée» se disputait à Dubaï. En 2009, la radiographie de ce même Circuit a radicalement changé: 53 tournois, 26 pays (14 en Europe) et cinq continents visités... Surtout, la grande finale si symbolique de fin de saison (les soixante meilleurs réunis pour une bataille de grande envergure) a été vendue à Dubaï, qui avait promis le pactole voilà dix-huit mois: vingt millions de dollars de prize money, dont dix pour le tournoi lui-même et dix en primes pour le classement final. Vingt millions de dollars, c'est cinq de plus que la dotation pour l'ensemble de l'année 1989. Comment a-t-on pu en arriver là?

Le Circuit européen a compris depuis quelques années déjà que le Vieux Continent était devenu trop petit pour le business. Il a logiquement voulu étendre ses frontières et s'est alors tourné vers l'Afrique du Sud, l'Australie et tout le continent asiatique. Problème: dans le même temps, son homologue américain (le PGA Tour) voyait ses audiences et sa vigueur économique développées de manière exponentielle par l'arrivée de Tiger Woods. Et pour ne pas voir son exceptionnelle génération de joueurs (Garcia, Kaymer, McIlroy, Stenson...) partir aux Etats-Unis chasser les dollars sans états d'âme, il fallait la retenir avec des euros, ceux que les droits télé du Royaume-Uni n'étaient plus capables d'offrir. Le Circuit européen a alors scellé un pacte avec Dubaï et ses valises de billets.

Mais la belle aventure bat de l'aile aujourd'hui. La crise financière est passée par là, et l'économie artificielle de Dubaï a été frappée plus que les autres. L'émirat a même craint le pire du pire en début d'année, lorsque les investisseurs étrangers quittaient les lieux en abandonnant leurs véhicules à l'aéroport pour ne jamais revenir. Des scènes de quasi-panique économique, qui ont conduit les banques à demander au gouvernement la suspension des remboursements de crédit pour éviter la fuite totale des portefeuilles.

Leisurecorp, la société immobilière partenaire du Tour européen, a d'ailleurs été rachetée par le gouvernement après sa faillite. Subitement, la promotion du golf à Dubaï est devenue secondaire, et le Circuit européen s'est empressé de proposer une réduction significative de la dotation pour éviter un désengagement total. Ainsi, cette semaine, ce sont «seulement» quinze millions de dollars au lieu des vingt prévus qui ont été finalement distribués aux joueurs. Et rien ne dit, malgré le contrat de cinq ans signé l'an dernier, que Dubaï sera en mesure d'accueillir l'événement l'an prochain.

Car le Jumeirah Golf Estates, le gigantesque resort qui accueillait la finale européenne jusqu'à hier, n'est plus qu'un chantier à l'arrêt. Le club-house, annoncé comme le plus grand du monde, est toujours en construction. Très éloigné de sa version finale, il a été remplacé cette semaine par un algeco... Faute de moyens, le parcours n'a pu être entretenu avec le niveau d'exigence requis pour un tel événement. L'ambiance de désolation, avec ces centaines de résidences en construction, casse la crédibilité du projet. Pete Cowan, l'entraîneur de Lee Westwood et Henrik Stenson, installé ici depuis de nombreuses années, avait prévenu les promoteurs: «Le rêve était bien trop grand. Je leur avais pourtant dit: «L'Espagne et le Portugal vous ont montré ce qu'il ne fallait pas faire. S'il vous plaît, n'allez pas trop vite, vous avez une perle ici, il ne faut pas la gâcher». Peine perdue avec des interlocuteurs habitués au n'importe quoi et au tout, tout de suite.»

Du côté des instances européennes, on reste officiellement très serein. «Je suis extrêmement confiant. On a signé un contrat et je suis sûr qu'ils ont l'intention de l'honorer», a ainsi déclaré George O'Grady, le chef du Tour européen. Un argumentaire assez limite, mais pourquoi pas? Depuis toujours, Dubaï est une sorte de petit frère turbulent d'Abu Dhabi, qui a toujours allongé la monnaie pour rattraper ses bêtises. Et un désengagement serait tellement désastreux pour l'image touristique de l'émirat qu'on l'imagine mal jeter l'éponge.

Reste que l'avenir du Tour européen pourrait bien devoir se jouer ailleurs. Quelles seraient les solutions de repli? Avant l'accord avec Dubaï, le Tour avait négocié avec d'autres pays, qui offraient des solutions nettement moins lucratives. S'ils devaient reprendre leur bâton de pèlerin, les dirigeants européens ne seraient pas en position de force. Mais dans le même temps, le PGA Tour américain connaît lui aussi un passage difficile, avec de grosses craintes pour 2011. Au point que son directeur a récemment passé deux semaines en Asie pour sonder les pays susceptibles d'accueillir de nouvelles épreuves, ce qui serait une première dans l'histoire américaine. Résistance plutôt qu'inflation: la guerre du golf a vraiment changé de visage.

LE TEMPS © 2009 Le Temps SA